

porte avait toujours été ouverte aux malheureux, et depuis qu'il était tombé lui-même dans le malheur, ses bras et son expérience étaient encore au service de ceux qui réclamaient de l'aide ou un bon conseil. On ne le voyait pas, il est vrai, aux fêtes ni aux réunions publiques. Il n'avait jamais le temps d'aller au cabaret, mais il avait toujours celui d'aller à l'église et d'obliger un voisin. Jamais on ne l'avait vu refuser de rendre service à quelqu'un, lorsqu'il le pouvait, même en négligeant ses propres intérêts. En cette circonstance la cause de sa maladie venait encore ajouter aux regrets causés par sa mort. Aussi la commune presque tout entière s'était fait un devoir d'assister à son convoi que M. Valeur et son adjoint avaient honoré de leur présence, et que tous les ouvriers de la fabrique avaient suivi, les chefs à leur tête.

Les habitants de Mirebeau, comme on se le rappelle, s'étaient séparés en revenant du cimetière. Quelques-uns seulement étaient restés groupés autour de M. Dupré sur la terrasse de l'église. Mais cette fois on ne voyait plus chez eux la gaieté et l'entrain qui présidaient habituellement à ces réunions. A la tristesse causée par la mort qui avait motivé la réunion de ce jour, se joignait une inquiétude générale.

Chacun sait que la récolte de l'année 1845 avait été mauvaise, et que celle de 1846 le fut encore plus. Après avoir épuisé les blés qui se trouvaient en réserve dans les greniers, on avait maintenant des doutes sur la possibilité d'atteindre la moisson prochaine. Des craintes sérieuses agitaient aussi la nombreuse population des ateliers, et avec elle toute la population agricole qu'elle faisait vivre. Les affaires commençaient à diminuer : on parlait de l'encombrement des magasins, de la gêne de beaucoup de maisons de commerce. L'activité des fabriques se ralentissait partout, et à Mirebeau on s'entretenait déjà de la probabilité d'une baisse prochaine des salaires, de la diminution des jours et des heures de travail et même du renvoi d'un certain nombre d'ouvriers.

Un nuage de tristesse était donc répandu sur tous les assistants. Le docteur Dupré, au visage ordinairement si calme, paraissait lui-même soucieux. Il s'était assis en silence sur un des bancs de la terrasse, en face de cette riante vallée qu'il aimait ordinairement à contempler, mais dont la vue éveillait aujourd'hui dans son esprit de pénibles pressentiments. Au bruit des marteaux et des soufflets, aux mouvements des métiers et des machines, qui répandaient la vie et l'aisance dans la contrée, il craignait de voir succéder le silence et le repos, précurseurs de la gêne et de la souffrance. Il pensait à l'avenir, et les autres habitants, respectant sa méditation, l'entouraient sans rien dire.

Le silence fut interrompu par l'exclamation d'un jeune homme nommé André Bonnefoy. C'était un ouvrier de la fabrique, actif, ardent, à l'imagination vive, à la parole prompt et facile. Il était établi dans le village depuis quelques années seulement, et il s'y était fait remarquer par son intelligence, mais aussi par un penchant naturel à faire des objections, penchant qui, d'ailleurs, était chez lui plutôt le désir de s'instruire qu'une manie de critiquer ou de faire de l'opposition. Aussi se rendait-il facilement aux bonnes raisons ; sous ce rapport, il méritait le nom qu'il portait.

— Eh bien ! dit André, rompant le premier ce silence qui n'allait pas à sa nature ; — à quoi ont servi au pauvre Morand, son activité, son dévouement et sa probité ? Il a travaillé toute sa vie comme un galérien, et maintenant le voilà mort, et sa famille réduite pour toujours à la misère.

— André, dit à l'instant le bon docteur, sortant de sa rêverie, sais-tu qu'il y a bien des choses dans ta question ? peut-être plus que tu ne penses toi-même.

— Oh ! reprit André, n'en supposez pas plus long que je n'en voudrais dire. Je suis bien loin de prétendre que Louis Morand a eu tort de se jeter à l'eau pour sauver le petit-fils à la mère Bonnet, bien qu'elle ne soit jamais en état d'indemniser la famille Morand de ce qu'elle perd par cette mort. Il a fait ce que tout autre eût fait à sa place. Quand on peut sauver la vie à son semblable, un homme qui a du cœur n'hésite jamais.

— André, tu n'as pas besoin de dire que tu ne veux pas blâmer le dévouement de Louis Morand ; je te connais assez pour savoir que tu en aurais fait autant. Je suis pourtant bien aise de l'entendre parler ainsi ; ce sont de nobles paroles qui font toujours plaisir. Mais mes suppositions n'allaient pas si loin. Je pense que tu voulais seulement parler du reproche que beaucoup de gens lui ont fait d'avoir voulu payer ce qu'on appelle les dettes de son frère ?

— Précisément, dit André Bonnefoy.

— Je le savais, reprit M. Dupré, et je n'ai pas prétendu autre chose. Mais sais-tu bien, André, que ce reproche ne tend à rien moins qu'à faire juger du bien ou du mal de nos actions d'après les conséquences qu'elles peuvent avoir pour nous ? Le bien, d'après cela, serait tout ce qui nous est utile ; et le mal, ce qui peut nous être nuisible.

— On ne dit pas cela, — se hâta de répondre un cultivateur qui

avait su conduire habilement ses affaires, et qu'on savait disposé à mettre un peu cette opinion en pratique. — On ne dit pas cela ; mais enfin, si Louis Morand n'avait pas payé les dettes de son frère, il n'aurait pas été ruiné quelques années plus tard, et aujourd'hui sa femme, sa mère, ses enfants et ceux de son frère ne seraient pas exposés à la mendicité.

— C'est cela, père Frapin ; on ne dit pas positivement ; en attendant, on dit toujours, et, à force d'entendre dire, l'opinion et la morale publique se forment d'après ce système. Mais parlons franchement, et ne disons pas une chose en laissant entendre une autre. Eclaircissons d'abord un fait dont on parle ici depuis plusieurs années, et chacun à sa manière. Les dettes qu'a payées Louis Morand étaient-elles aussi les siennes ou simplement celles de son frère ? — [Extrait de l'Introduction au *Manuel de Morale*, par M. J. J. RABET.]

(A continuer.)

## EDUCATION.

### Nécessité et Moyens de connaître les Enfants.

La nécessité de connaître les enfants qu'on est chargé d'élever, et les conséquences fâcheuses de l'ignorance où l'on reste à cet égard, ont été habilement mises en évidence par un auteur allemand, dont nous ne faisons guère que reproduire les idées dans ce qui va suivre.

Le laboureur et le jardinier ne peuvent réussir à rien, s'ils ne connaissent pas la nature du sol qu'ils doivent cultiver ; de même l'instituteur ne peut rien sans la connaissance du caractère et des dispositions de ses élèves. Cette connaissance lui est nécessaire pour l'éclairer sur ce qu'il en peut attendre et sur la manière de les conduire.

Et d'abord, d'où vient que tant de maîtres attendent et exigent d'enfants de douze à treize ans toute la gravité de l'âge mûr, et s'impatientent de ce qu'un enfant de cet âge ne comprend et ne sent pas aussi vivement qu'eux-mêmes l'importance de telle ou telle branche d'instruction. Ces maîtres ne connaissent ni l'enfance, ni ce qu'ils doivent en attendre ; ils ne savent ni ce qui est conforme, ni ce qui est contraire à sa nature. Pour moi, je l'avoue, un enfant qui agit en homme me choque autant qu'un homme qui se conduit en enfant. D'où vient aussi que tant de maîtres attendent de tous leurs élèves la même facilité à apprendre, à penser, ou bien à exprimer leurs idées ? Ces maîtres voudraient que tout le genre humain fût formé d'après le même modèle, tandis que Dieu, dans sa sagesse infinie, a donné les hommes de facultés et d'aptitudes variées presque à l'infini. D'où vient encore que tant de maîtres punissent un enfant avec la dernière rigueur pour des fautes qui devraient plutôt être imputées à ses parents ou à la position dans laquelle il est placé ? N'est-ce pas parce qu'ils ne connaissent pas l'enfant, et parce qu'ils ignorent que, dans les circonstances où il vit, il lui était presque impossible d'agir autrement ? Ne tyrannisez donc pas ces créatures sans défense, en leur imposant des tâches sans rapport avec leur nature. Demandez-vous à vous-même ce que vous étiez à leur âge et ce que vous pouviez faire alors. N'exigez pas de cet enfant vif et pétulant ce que vous pouvez attendre de son camarade plus posé et d'une constitution tout à fait différente ; ne lui demandez ni le même calme ni le même sérieux. Appelez la nature à votre aide dans vos efforts pour connaître chacun de vos élèves individuellement, et n'essayez pas d'extirper les dispositions qu'elle a implantées en eux ; si vous le cherchiez, vous entreprendriez une œuvre inutile.

D'un autre côté, que d'erreurs, dans notre manière de conduire les enfants, proviennent de ce que nous ne les connaissons pas ! Ainsi nous prenons souvent un défaut naissant pour un badinage enfantin, ignorant, ou du moins oubliant que "l'enfant est le père de l'homme." Ainsi l'on se montre parfois d'une rigueur inexorable, tandis qu'un mot ou un signe produirait plus d'effet que des punitions sévères. On fait ceci ou cela en présence des enfants sans penser qu'ils nous observent, qu'ils nous imiteront et qu'ils abuseront de notre exemple. Mais,